

Les Noirs et la réussite universitaire
aux États-Unis

Etudes africaines-américaines & diasporiques
African-american & diasporic studies

Collection bilingue / bilingual collection
dirigée par Marc Mvé Bekale,
Hélène Le Dantec-Lowry et Arlette Frund

La présente collection accueille toutes les études touchant au domaine africain-américain et aux nouvelles interactions littéraires, culturelles et politiques entre l'Afrique et sa diaspora. Elle encourage surtout des travaux ouverts à l'interdisciplinarité.

The present French-English collection welcomes all scholarly studies in the African-American field as well as research works addressing the new literary, cultural and political dynamics between Africa and its diaspora. We particularly encourage cross-disciplinary works.

Déjà paru

Marc Mvé BEKALE, *Traite négrière & expérience du temps dans la littérature afro-américaine*, 2006.

Christine Dualé

Les Noirs et la réussite universitaire
aux États-Unis

L'HARMATTAN

© L'HARMATTAN, 2008
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-05206-2
EAN : 9782296052062

« L'éducation ouvre toutes les portes aux États-Unis.
Selon moi, éducation et liberté vont de pair. »

Dr. Judy Jackson

« Les fondations de tout ce que nous avons et de tout
ce que nous aurons reposent sur l'éducation »

William J. Edwards

INTRODUCTION

L'école est un enjeu de taille dans les conflits politiques et son histoire résonne de l'interrogation sur la démocratie américaine¹. Entre 1865 et 1920, la société américaine tente d'intégrer trois nouvelles catégories de population : les anciens esclaves, devenus citoyens américains comme il est stipulé dans le quatorzième amendement à la Constitution ; les Amérindiens, que la loi Dawes de 1887 veut transformer en fermiers de l'Ouest ; les immigrants d'Asie, d'Europe du Sud et de l'Est, qui parlent rarement l'anglais et dont les coutumes inquiètent les Américains dits « de souche »².

Dès 1865 des associations caritatives nordistes s'occupent de l'instruction des Noirs auxquels il était interdit jusque là d'apprendre à lire et écrire dans les États du Sud. De 1870 à 1900, le taux d'analphabétisme des Noirs baisse constamment. Il passe de 80% à 45%³. La population noire est très impliquée et se préoccupe de l'instruction de ses enfants. La création effective d'écoles devient alors un objectif plus important que l'éducation mixte ; les écoles publiques sont, en effet, ségréguées dès l'origine. Il faudra attendre un siècle de plus pour que les États-Unis lancent un défi aux problèmes de la ségrégation scolaire et de la discrimination en créant l'*affirmative action*, étape fondamentale et tournant dans l'évolution de la pensée politique américaine.⁴

¹ Elise Marienstras, Marie-Jeanne Rossignol, *L'école dans l'histoire des États-Unis*. Presses Universitaires de Nancy, 1994, p. 76.

² Marienstras, Rossignol, op. cit., p. 76.

³ Ibid, p. 79.

⁴ Julie Thermes, *Essor et déclin de l'affirmative action. Les étudiants noirs à Harvard, Yale et Princeton*. CNRS Éditions, Paris, 1999, p.7.

Depuis les années 1980, l'*affirmative action* est au cœur de la controverse et cristallise les divisions entre groupes ethniques. Parallèlement, les Noirs réalisent d'importants progrès en matière d'éducation. Le début des années 1980 voit, d'ailleurs, l'émergence d'une nouvelle classe moyenne noire. Les Noirs sont 3,5 millions à accéder au statut de médecin, d'avocat, de professeur, de chef d'entreprise, de star du sport ou du spectacle⁵. Ces Noirs aisés sont les « buppies » ou *black urban professionals*. Pour les enfants de cette nouvelle classe moyenne, le choix de meilleurs lycées et une éducation de qualité dans les meilleures universités deviennent possibles.

L'importance de l'éducation à l'intention des Noirs et les débats qu'elle suscite tiennent une place privilégiée dans les recherches des sociologues, des enseignants⁶ et des historiens de l'éducation⁷ en Amérique. Or, alors que beaucoup a été dit sur les étudiants noirs en situation d'échec scolaire⁸ ou sur les difficultés d'adaptation des étudiants noirs dans les universités blanches⁹, on sait peu de choses des étudiants¹⁰ noirs en situation de réussite universitaire ou, du moins, on

⁵ Thermes, *op.cit.*, p. 268.

⁶ Voir William Bowen, Derek Bok, *The Shape of The River: Long-Term Consequences of Considering Race in College and University Admissions*. Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1998.

⁷ Willie, Garibaldi, Reed, *The Education of African Americans*. Westport, Ct. Auburn House, Greenwood, 1991.

⁸ Voir Jonathan Kozol, *Illiterate America*. New York: Penguin, 1986. Ainsi que Kozol, *Savage Inequalities. Children in America's Schools*. Harper Perennial, 1991.

⁹ Voir Gail Thomas (eds), *Black Students in Higher Education. Conditions and Experiences in the 1970's*. Greenwood Press, 1981.

¹⁰ Le mot étudiant est utilisé dans son sens américain et englobe donc les termes français « élève » et « étudiant ».

sait peu de choses sur les diverses causes de leur réussite¹¹. C'est ce que ce travail se propose d'étudier. Alors que le pourcentage d'abandon scolaire reste constamment plus élevé pour les étudiants noirs, une partie d'entre eux obtient d'excellents résultats scolaires puis accède aux universités sélectives américaines. Comment arrivent-ils à ce niveau d'excellence ? Sont-ils bien préparés en *high school* à intégrer l'université ? S'agit-il des politiques d'inscription des universités qui seraient plus indulgentes à l'égard des étudiants noirs ? Enfin, l'environnement familial a-t-il une véritable influence sur le devenir scolaire de l'étudiant ? Les parents noirs contribuent-ils à la réussite scolaire et universitaire de leurs enfants ? Afin de tenter de répondre à ces questions, notre choix s'est porté sur la ville de New York où nous avons interrogé des résidents noirs nés entre 1930 et 1980. Sur le plan universitaire, l'université de Columbia, fondée en 1754, et qui fait partie de l'*Ivy League*¹² nous a aussi intéressé.

New York est peut être une ville moins représentative que Detroit, Chicago ou Washington, parce qu'elle est une enclave dans le pays, cependant elle n'a pas perdu son pouvoir d'attraction sur la communauté. Dans les années 1950, New York était la première ville américaine qui comptait un million de Noirs. Ils constituaient 13% de la population en 1960, 20% en 1970¹³ et vivaient, en général, à Harlem, à Bedford-Stuyvesant, Crown Heights, Brownsville, mais aussi

¹¹ Hrabowski, Maton, Greene, Greif, *Overcoming the Odds. Raising Academically Successful African American Young Women*. New York, Oxford University Press, 2002.

- _____, *Beating the Odds: Raising Academically Successful African American Males*. New York, Oxford University Press, 1998.

¹² Association qui regroupe plusieurs universités prestigieuses dont Harvard, Yale, Princeton et les universités de Brown, Cornell, Dartmouth et Pennsylvania.

¹³ Cité dans François Weil, *Histoire de New York*. Fayard, 2000, p. 196.

dans certains quartiers du Queens et du Bronx. Au dernier recensement de 2000, la population totale de New York était estimée à 8 008 278 habitants, dont 35% de Blancs et 24,5% de Noirs (dont un tiers d'étrangers)¹⁴.

Seul le cas des étudiants noirs sera étudié car les Noirs se distinguent des autres minorités ethniques. Ce groupe est, comme on le sait, arrivé contre son gré dans les colonies d'Amérique et a été tenu à l'écart du projet d'édification de l'Amérique. Ainsi, les Noirs seront longtemps écartés du savoir et de l'éducation scolaire, les planteurs sudistes souhaitant maintenir une hiérarchie raciale et sociale. Il nous a donc paru opportun de souligner cette spécificité afin de mesurer pleinement les bouleversements effectués mais aussi de mieux comprendre l'évolution et l'influence de l'éducation sur ce groupe. Ainsi, par Noir, nous nous référons à la définition du *Bureau of the Census*¹⁵ qui définit les quatre « races » identifiées aux États-Unis¹⁶. Nous utiliserons aussi le terme « Africain-Américain » très usité aux États-Unis, bien que moins inclusif que le terme « Noir ». Les Américains attachent beaucoup d'importance aux différences ethniques à l'intérieur de la race blanche mais considèrent que les Noirs américains sont tous issus d'un même groupe racial et ethnique. Aussi, le *Bureau of the Census* fera la distinction entre un Américain originaire d'Irlande ou d'Italie mais la catégorie « Noir américain » englobera tous les sous-groupes ethniques sans distinction entre Africains ou Antillais par exemple. Par conséquent, les chiffres du *Bureau of the Census* sont à utiliser

¹⁴ New York City Department of City Planning, *File Population Division*, 2000.

¹⁵ Administration fédérale chargée du recensement américain.

¹⁶ On distingue les Noirs (*Blacks*), cette expression englobe également celles de *Negroes*, *Afro-Americans* et *African-Americans*, les Asiatiques (*Asians*), les Amérindiens (*American Indians*, *Aleuts*, *Eskimos*) et les Blancs (*Whites*). Enfin, les catégories Hispanique (*Hispanic*) et autres races (*Others*) sont répertoriées séparément.

avec précaution car les données scolaires ou économiques ne précisent pas forcément les différentes catégories. Ce point est pourtant essentiel. Dans les années 1990, les Noirs nés à l'étranger représentaient 4,8% de la population totale noire américaine¹⁷, mais à New York, où les immigrants noirs sont beaucoup plus concentrés, ils représentaient 23% parmi les 1 847 049 de Noirs.¹⁸ Alors que la population totale new-yorkaise a décliné entre 1970 et 1990, la population noire née à l'étranger a augmenté. En 1990, 28,2% de la population new-yorkaise était née à l'étranger, en 1996 ce taux est passé à 33,9%. En 1990, New York comptait 417 506 Noirs nés à l'étranger, soit 23% de la population noire de la ville¹⁹. Cette évolution montre à quel point la catégorie raciale « Noir » correspond de moins en moins aux membres d'une population en constante évolution. L'histoire des classifications raciales montre aussi à quel point la combinaison Noir/Blanc a été controversée et surtout indésirable. Désormais, les mariages mixtes et les nouvelles formes d'immigration ont transformé la notion de « race » aux États-Unis.

Nous devons aussi rappeler que ce travail prend en considération des événements historiques et politiques mais nous avons souhaité y ajouter une enquête de terrain afin de tenter d'appréhender la situation actuelle des Noirs américains. Le travail effectué nous a, en définitive, permis

¹⁷ Cité dans Mary Waters, *Black Identities. West Indian Immigrant Dreams and American Realities*. Harvard University Press, 2001, p. 2.

¹⁸ *Ibid*, p. 2.

¹⁹ *Ibid*, p. 29. Mary Waters remarque, par ailleurs, que dans les années 1980 45% des immigrants Jamaïcains vivaient à New York, comme 37% des Haïtiens, 49% des Antillais de Trinidad, 61% des Antillais de la Barbade et 70% des Guyanais. La présence d'une communauté importante à Harlem ainsi que la restructuration des emplois de service fournissent à ces immigrants des occasions de quitter leur pays d'origine.

d'étudier les structures spécifiques d'un groupe donné dans la société américaine. En ce sens, cette recherche se veut être une étude de la communauté noire new-yorkaise, de sa réussite universitaire et du système universitaire américain, sans comparaison aucune avec le modèle français, le but ultime étant de rendre une vision et des conclusions objectives sans se laisser influencer par un modèle de référence. En nous conformant à l'usage américain, nous ne souhaitons pas forcément cautionner ou invalider ce modèle mais au contraire le décrire le plus objectivement possible. Bien que notre étude s'attache à montrer la réussite universitaire des étudiants noirs de New York, l'observation des écoles publiques du secondaire constituera notre arrière-plan car l'avenir universitaire des étudiants y est conditionné.

La question de l'objectivité s'est aussi posée en liaison avec la communauté noire. L'étude de ce groupe ethnique et l'évaluation de ses résultats universitaires pouvaient prêter à confusion, la communauté risquant de se sentir stigmatisée et pouvant prêter des intentions racistes à notre recherche. C'est la raison pour laquelle les données chiffrées nous ont paru les plus appropriées et objectives pour répondre à certaines de nos questions. D'autre part, les chercheurs et les médias s'y référant constamment, ces données restent incontournables et permettent une analyse précise. Des témoignages ont aussi été recueillis en liaison avec l'expérience scolaire et universitaire. Ils ont permis de donner la parole aux principaux intéressés, d'établir des points communs sur plusieurs générations et d'évaluer si la situation des étudiants noirs a changé depuis les années 1960, puisqu'elles marquent le début de leur traitement préférentiel.

Enfin, parler de réussite nous amène à envisager le point de vue américain et à mesurer les conséquences de la réussite universitaire noire selon les critères américains. Que veut dire réussir aux États-Unis ? Que signifie réussite universitaire et comment est-elle évaluée en Amérique ? Comment la réussite universitaire noire est-elle perçue par la société américaine, et

la presse s'en fait-elle l'écho ? Après observation de différentes plaquettes d'universités américaines, créées afin d'attirer à elles les étudiants les plus brillants, nous avons constaté que trois aspects sont récurrents lorsque sont abordés les avantages offerts dans telle ou telle université de l'*Ivy League*. Après enquêtes, effectuées par les universités elles-mêmes, elles ont constaté que les diplômés ont des carrières professionnelles prometteuses, ce qui leur procure : 1) des postes à responsabilités ; 2) une satisfaction personnelle ; 3) une satisfaction financière, aspect non négligeable dans le contexte culturel américain. Par conséquent, la notion de réussite englobe, aux États-Unis, trois paramètres essentiels, à savoir, le paramètre professionnel, le paramètre personnel et le paramètre financier qui débouchent sur le confort matériel et le bien-être. Un des moyens pour y accéder est l'éducation. La réussite professionnelle et la réussite personnelle passent en premier lieu par la réussite universitaire. Nous envisagerons donc les étudiants noirs de New York à travers les trois paramètres définis plus haut, qui entrent en jeu dans la définition de la réussite américaine, et tenterons de dégager quelles sont leurs motivations. Sont-ils essentiellement motivés par le retour financier que procure, à terme, la réussite universitaire ? Sont-ils davantage motivés par la curiosité intellectuelle ? Trouvent-ils au sein de leur famille des sources de motivation ? En d'autres termes, l'environnement parental a-t-il une influence déterminante sur leur réussite universitaire ? Nous nous demanderons aussi si réussir, afin de faire tomber les stéréotypes, est un défi suffisamment stimulant et déterminant pour eux, d'autant plus que les Noirs sont communément associés à l'expression «*downward mobility*» ou sous-prolétariat.²⁰

²⁰ Par exemple, les Noirs de la classe moyenne sont toujours prompts à mentionner leur appartenance sociale dès les premiers contacts. Vraisemblablement, ils souhaitent ainsi se différencier des

Les sources de motivation sont multiples et surtout uniques car chaque étudiant évolue dans un contexte qui apporte sa propre source de motivation. Nous tenterons d'analyser cet aspect. Selon Bowen et Bok²¹ le capital intellectuel que l'éducation aide à construire génère de nombreux retours dont la satisfaction financière, la satisfaction personnelle d'avoir atteint une position sociale plus élevée que la génération précédente, et la satisfaction dans sa vie sociale et familiale. Notre hypothèse est que les politiques d'inscription dans les universités ne sont pas uniquement la clef de la réussite universitaire des étudiants noirs. Le contexte dans lequel ils évoluent, leurs prédispositions, mais aussi les aides financières dont ils bénéficient ont une influence non négligeable sur leur avenir.

Les facteurs de la réussite universitaire des étudiants noirs n'ont pas fait l'objet d'études approfondies. En effet, l'historien est davantage tourné vers la lutte des Noirs pour accéder à l'éducation supérieure et à l'égalité des chances scolaires²²; le sociologue est plus intéressé par le changement de statut économique qui se substitue au traitement égalitaire²³, et l'enseignant est préoccupé par le traitement inégalitaire au sein du système scolaire public où l'on trouve plus d'enfants noirs issus d'un milieu défavorisé. L'objet de ce travail est d'étudier la nature et l'évolution de l'éducation à

Noirs pauvres qui appartiennent à l'« *underclass* » (ou sous-prolétariat).

²¹ Bowen & Bok, *op. cit.*, pp. 8-9 et chapitre 5.

²² Voir notamment Michael Nettles (eds), *Toward Black Undergraduate Student Equality in American Higher Education*. Greenwood Press, New York, 1988.

²³ En effet, les progrès effectués par la communauté noire sont constamment évalués en termes de revenus et de progression financière. La classe moyenne noire rattrapant la classe moyenne blanche, il est acquis que les Noirs ont parcouru un long chemin et qu'ils ne sont désormais plus victimes de discrimination.

l'intention des Noirs de New York afin de mesurer son influence et son importance pour la communauté noire. Les Noirs américains ont de tout temps privilégié l'éducation. Ce sont les rapports que les Noirs américains entretiennent avec l'éducation et par conséquent les images de réussite qui sont diffusées qui nous ont intéressé. Pour faire tomber les barrières de l'inégalité raciale mais aussi les stéréotypes²⁴, la communauté noire a compris que l'éducation constituait un outil majeur dans sa quête d'égalité. Pour autant, échappe-t-elle plus facilement aux stéréotypes ? Est-elle tout aussi exposée aux images négatives qu'auparavant ? En orientant ce travail de civilisation dans cette direction, nous tenterons de répondre à ces diverses questions.

²⁴ Par stéréotype, nous entendons une croyance, une image ou une vérité déformées par un groupe donné et appliquées au groupe entier sans distinction aucune.

CHAPITRE I

LA REPRÉSENTATION DES NOIRS AMÉRICAINS

Le point de départ de cette recherche a été la représentation des Noirs dans les médias américains car leur observation nous indique très rapidement que les Noirs américains qui y sont présentés sont bien souvent très loin de refléter la réalité. La presse donne, en effet, une image partielle des Noirs et la communauté ne se retrouve pas dans ces images. Avec la réussite noire, tout particulièrement dans le milieu du spectacle, la culture noire est devenue une marchandise, utilisée et manipulée par les puissants blancs à des fins raciales. Les médias enferment les Noirs dans des catégories dont ils ne peuvent échapper par la suite. En définitive, l'Amérique fait la promotion de la réussite noire pour mieux la vendre, mais ne propose qu'une représentation partielle de la communauté puisqu'elle laisse croire que la plupart des Noirs correspondent à ces images. Les droits civiques et la fin de la ségrégation légale dans le Sud ont profondément changé la représentation des Noirs dans la société américaine car ils ont, depuis, affirmé leur différence culturelle. Arrivent-ils pour autant à échapper aux stéréotypes ? En d'autres termes, les Blancs arrivent-ils à les considérer autrement qu'à travers le prisme des stéréotypes ?

Tous les ans le magazine noir *Ebony* publie une liste des 100 Africains-Américains les plus influents. Cette liste montre comment la réussite noire est perçue par les Noirs eux-mêmes et nous révèle, par la même occasion, pourquoi les Noirs qui ont réussi à l'université ne sont pas forcément considérés d'emblée par la société américaine. En listant les 100 Africains-Américains les plus influents, *Ebony* oublie constamment de mentionner des intellectuels (à l'exception de Maya Angelou), des universitaires, des sociologues ou encore des hommes politiques. Des universitaires tels Cornel West, William Julius Wilson (sociologue), Toni Morrison (professeur à Princeton ; prix Nobel de littérature en 1994), ou

Thomas Sowell (professeur à Stanford), ne sont jamais cités par *Ebony*. En revanche, il est beaucoup plus facile de trouver des noms d'athlètes, de musiciens, d'acteurs de télévision ou de cinéma, ou encore de chanteurs, car ceux-là représentent une forme de réussite bien plus valorisée par la société américaine. Ces personnes ont davantage d'influence car elles sont des symboles de culture populaire et touchent plus facilement le grand public. Or, en véhiculant cette image, *Ebony*, qui est le magazine noir le plus vendu et le plus influent dans la communauté noire, confirme le stéréotype racial contre les Noirs en ne valorisant pas ses intellectuels. Ce classement montre que les Noirs ne peuvent qu'avoir du mal à être pris au sérieux. Nombreux sont ceux qui dénoncent la superficialité et le manque de qualité des parutions d'*Ebony* qui donne à son lectorat ce qu'il attend et montre ainsi que beaucoup sont davantage attirés par ce que nous appellerons la « culture d'Hollywood », dominée par la célébrité et l'argent, et non par la culture au sens noble du terme.

I. L'exemple de la presse américaine

Depuis l'esclavage, la représentation des Noirs est étroitement liée à une vision caricaturale et stéréotypée.²⁵ L'amélioration des techniques de présentation visuelle permet aux grands journaux urbains d'avoir plus facilement recours à la publicité pour vendre tous types de produits²⁶. Ainsi les Noirs étaient régulièrement caricaturés afin d'amuser les lecteurs et de les pousser à acheter. La diffusion de caricatures raciales devint monnaie courante, au point que la culture

²⁵ Voir à ce sujet Robert Nornell, "Booker T. Washington, Understanding the Wizard of Tuskegee." *The Journal of Blacks in Higher Education*, n° 42, Winter 2004, p. 97. (Noté par la suite JBHE)

²⁶ Ce processus était d'ailleurs très similaire dans l'Angleterre et la France coloniales.

populaire américaine se nourrissait de ces images et développait l'idée que les Noirs étaient soit des criminels, soit des êtres paresseux, stupides et immoraux. L'esclavage avait transmis un héritage lourd et difficile à porter dont la communauté noire a, encore de nos jours, du mal à se débarrasser. Ces représentations négatives sont toujours bien présentes mais elles sont désormais essentiellement liées au chômage, aux vols, aux attaques criminelles ou bien à la forte natalité chez les jeunes.

Dans les années 1980 et 1990, la vie désespérée dans les ghettos a engendré un radicalisme politique mais aussi artistique, qui s'est d'ailleurs retrouvé dans la musique noire comme le rap. Le respect de la culture noire et le séparatisme noir ont évolué en parallèle. Ces changements ont transformé la représentation raciale car la question de la représentation est devenue un enjeu politique et artistique. Les Noirs contestaient et luttaient afin que leur image ne soit plus aussi réduite. Ils souhaitaient proposer leur propre interprétation. Des cinéastes indépendants comme Spike Lee (*Do the Right Thing*), Julie Dash (*Daughters of the Dust*) ou John Singleton (*Boys'n'the Hood*) contribuèrent à élargir la représentation des Noirs tout en livrant une interprétation noire à leur public. C'est aussi à partir des années 1980 que l'on a constaté une différence dans l'analyse des Noirs faite par la presse. En définitive, après le combat pour les droits civiques, chaque décennie correspond à un changement dans le traitement de l'information sur les Noirs. Deux aspects se distinguent alors. Le premier aspect concerne ce que nous appellerons la sous-exposition médiatique. Le deuxième aspect est celui de la surexposition. Par « sous-exposition », nous faisons référence au misérabilisme noir. En effet, lorsqu'il est question d'eux dans la presse les Noirs sont constamment associés à la pauvreté, à la violence ou à la drogue. Par opposition, nous avons constaté que d'autres Noirs sont surexposés et alimentent l'info-spectacle des années 1990. La réussite dans le domaine du sport, du cinéma ou de la chanson a propulsé